

Henry de Monfreid (1879-1974)

Solveig Conrad-Boucher

Diplômée d'Histoire de l'art et de Lettres modernes

Entré dans la légende comme l'un des derniers aventuriers des temps modernes, Henry de Monfreid succomba à l'appel du large à l'âge de 32 ans. Las de mener “la vie d'un monsieur quelconque de nos cités modernes”, déjà père de famille et avec de nombreux métiers à son actif, il donne un tour radicalement nouveau à son existence en s'embarquant seul en 1911 en direction de Djibouti. Loin du “carcan occidental”, il se soustrait alors définitivement à “l'obligation de la vie en troupeau”, et entame pour les trente années à venir une véritable épopée, le menant à l'intérieur des terres de la corne d'Afrique, mais aussi aux bords de la Mer Rouge et du golfe d'Aden, en passant par la Grèce, l'Inde, les Seychelles et plus tard encore, après son emprisonnement par les Anglais, le Kenya.

Tour à tour négociant en peaux et en café, trafiquant d'armes, de perles et de haschisch, Henry de Monfreid “aime surtout aller vers l'inconnu”. Marin d'exception et avide d'horizons nouveaux, il finit par bâtir lui-même ses boutres mythiques destinés au commerce légal comme à la contrebande. Contrairement à ses rivaux, il n'en confie pas le commandement à des autochtones, mais prend lui-même la mer et règne en maître sur son équipage fasciné par cet homme blanc converti à l'Islam, sous le nom de Abd el-Haï, “l'esclave du vivant”.

Ne s'accomplissant véritablement que dans le feu de l'action, Henry de Monfreid aime par-dessus tout éprouver “la satisfaction d'avoir vécu une aventure renouvelée d'Alexandre Dumas”. Mais son goût de la solitude et du silence, sa capacité à s'émerveiller devant la beauté sauvage du monde lui donne le recul nécessaire à la contemplation et à l'écriture. Dès son départ pour l'Afrique,

il rédige des lettres à ses proches ainsi que des carnets de bords qui fourniront bien des années plus tard la matière des quelque soixante-dix ouvrages qui paraîtront de sa main. Ami de Teilhard de Chardin, d'André Malraux, de Jean Cocteau ou encore de Marcel Pagnol, Henry de Monfreid se décida à publier le récit, plus ou moins romancé, de sa vie sur les conseils de Joseph Kessel. Son premier livre "Les Secrets de la Mer rouge" paraît en 1932 chez Grasset et connaît un succès immédiat. Une vocation est née. Dès 1941, l'aventurier devenu homme de plume s'aperçoit qu'il tient plus à ses livres qu'à sa propre vie : "Non que j'eusse la vanité des les croire des chefs-d'œuvre mais parce qu'ils étaient mon œuvre. Ma raison de vivre, la chimère qui fait oublier le vide et la vanité de l'existence."

Une enfance mi-bohème, mi-bourgeoise entre Leucate et Paris

Né le 14 novembre 1879

à La Franqui, une petite station balnéaire du golfe du Lion, au pied du plateau de Leucate, Henry de Monfreid passe ses premières années chez ses grands-parents maternels, dans un paysage de sable et de pins, disputé par le vent et les vagues. C'est là que son père George Daniel de Monfreid a rencontré sa mère, Amélie Bertrand, brune gracile aux yeux clairs, et lui a demandé sa main.

Le premier est un artiste-peintre, proche de Gauguin et des avant-gardes et menant à Paris une vie de bohème, la seconde la fille d'hôteliers cossus et propriétaires de la station. Les origines d'Henry se révèlent donc bigarrées mais aussi mystérieuses, le nom faussement aristocratique de Monfreid ayant été créé de toute pièce par la mère sulfureuse de George Daniel, dite Caroline de Monfreid, mais née Marguerite Barrière. Ancienne chanteuse d'opéra, elle fut aussi la maîtresse d'un riche joaillier américain, Gédéon T. Reed, et lui donna un fils, qu'il ne reconnut pas officiellement, mais soutint financièrement dans l'ombre sa vie durant. Resté de fait à l'abri du besoin, George Daniel peut sans souci du lendemain s'adonner à la peinture mais aussi à la voile, sa seconde passion. C'est à bord de son yacht de dix mètres, Le Follet, puis de sa goélette, l'Amélie, que le petit Henry éprouve ses premières émotions maritimes.

L'âge de raison

venu, il est temps cependant pour le jeune garçon d'être scolarisé et de rejoindre ses parents à Paris, rue Saint-Placide. À partir de 1886, il côtoie ainsi leurs amis impressionnistes, rencontre Paul Verlaine, Victor Ségalen. Plus tard se remémorant l'atelier de son père, il écrirait : “J'en aimais l'odeur des couleurs, le charme étrange des toiles de Gauguin arrivées de Tahiti. Tout me semblait irradier une lumière où s'effaçait ma tristesse. Devant les œuvres du peintre exilé, j'imaginai les mystères de la forêt tropicale ou la sérénité des mers limpides qui baignaient les atolls. Ainsi peut-être s'éveille en moi le souverain désir de partir à mon tour, de disparaître, de tout recommencer.”

Pour l'heure, la séparation de ses parents en 1892 sonne le glas de cette vie insouciant et le ramène bientôt à La Franqui avec Amélie. Il ne voit désormais George-Daniel que lors de ses séjours à Saint-Clément, le château des Pyrénées orientales où sa grand-mère paternelle a élu domicile. Après ses années de lycée à Carcassonne, il choisit de préparer en 1898 le concours de l'Ecole centrale. Intelligent, mais rebelle, fantasque, et déjà coureur de jupons, il est renvoyé du lycée Saint-Louis à Paris peu de temps avant les premières épreuves. On découvre en effet qu'il entraîne presque chaque soir ses camarades de l'internat sur les toits du quartier, dans l'espoir de pouvoir contempler à son insu quelque jeune fille nue à sa toilette !

De l'étouffante monotonie des jours au saut dans l'aventure

À la rentrée suivante, Henry se présente en candidat libre, mais son destin n'est décidément pas de devenir ingénieur, il échoue peu de temps après avoir rencontré inopinément boulevard Saint-Michel Lucie Dauvergne, jeune poissonnière des Halles et fille-mère d'un petit Lucien. Séduit immédiatement par cette femme “à la poitrine opulente”, il va partager sa vie pendant dix ans, et lui faire à son tour un enfant, Marcel. Pour échapper au service militaire, il inhale de l'acide de chlore, et les voies respiratoires en partie brûlées, peut ainsi simuler les symptômes de la tuberculose. Henry multiplie ensuite les petits métiers, entre au planteur de la Caïffa, puis chez Maggi dans l'Oise comme contrôleur de lait, avant d'acheter un élevage de poulets à Ons-en-Bray, grâce au maigre héritage que lui a consenti son oncle après la mort prématurée de sa mère tant aimée. Selon sa propre formule, il mène alors une “existence fade et monotone comme des champs de betterave”. Son seul échappatoire : ses virées à Fécamp pendant lesquelles il approfondit sa

connaissance de la mer auprès d'un ancien terre-neuvas. Mais ruiné par la grande crue de 1910 qui submerge son exploitation, puis frappé par la fièvre de Malte, après avoir bu du lait contaminé, il décide subitement de tout quitter, à commencer par Lucie. Il garde cependant d'autorité avec lui leurs deux fils, et rejoint à la dérobée le château familial de Saint-Clément, dont la porte restera toujours fermée à leur mère éplorée.

Considérablement

affaibli par la maladie, Henry reste alité des mois et perd même un temps l'usage de ses jambes, mais durant sa convalescence veille sur lui une jeune aristocrate Allemande, Armgart Freudeunfeld, élève en peinture de son père. Par amour pour Henry, elle s'engage à veiller sur ses deux enfants, lorsqu'enfin revenu à la santé, il choisit de dire adieu à l'Europe, et s'embarque depuis Marseille vers Djibouti, en passant par le canal de Suez. Son voyage se poursuit jusqu'à Diré Daoua où lui est promis un poste de négociant en café de Harrar pour l'entreprise Guigniony. Comme Arthur Rimbaud vingt ans auparavant, le voici parti à la découverte de l'Abyssinie. Il parcourt ainsi à dos de mulet, les montagnes reculées du Tchertcher. À peine arrivé dans ces contrées hostiles, il ne peut que constater que "les tribus danakil et somalies sont très sauvages, et malheur à l'Européen qui est rencontré seul dans la brousse, il est sûr de recevoir une sagaie entre les omoplates." Il admire cependant leur courage, leur esprit d'entraide et de solidarité, et, en ethnologue, aspire très vite à se rapprocher des peuples indigènes, plutôt que de les traiter avec mépris. Auprès de lui se succéderont de jeunes femmes noires pour la plupart issues de la tribu des Galas qui partageront chacune un temps sa vie et sa couche. Très vite, il abandonne le casque colonial pour lui préférer le turban et tient à distance ces Européens capables seulement de renchérir "sur la calamité du climat, la paresse des boys, l'infamie et la saleté des bédouins, le marasme des affaires".

Monfreid "loup des mers"

Si il est subjugué par les paysages des terres africaines, Monfreid aspire avant tout à "vivre la vie libre que seule donne la mer" et envisage pour cela de se lancer dans le lucratif commerce de perles, tout en se faisant trafiquant d'armes. Il sait alors qu'il devra entrer en concurrence avec les contrebandiers yéménites actifs entre Djibouti et les côtes arabes. Mais paradoxalement, il éprouve aussi le besoin de reconstituer un foyer durable, gage de stabilité

affective. Comme le lui suggérait son père depuis longtemps, il revient en France en 1913, le temps à la fois d'épouser Armgart, et de réunir les capitaux nécessaires à ses projets. Celle en qui il ne voyait au départ qu'une des "ces bourgeoises trop corsetées" ne suscite pas en lui de véritable attirance sensuelle mais le convainc au fil de ses lettres de son intelligence et de son inconditionnel dévouement. "Après dix-huit mois de littérature", écrit-il, "nous en étions arrivés à une intimité morale aussi étroite que celle de deux époux. Quant au reste, je n'en voulais pas tenir compte, sachant que de toute façon l'attrait des rapports sexuels se dissout dans l'habitude." De santé fragile, Armgart restera d'abord à Port-Vendres, mais finira par le rejoindre en 1916, au bord de la mer Rouge à Obock, escale commode à partir de laquelle le nouveau flibustier peut sillonner la mer Rouge dans l'une ou l'autre direction. Aussi délicate que passionnée, Armgart lui donnera trois enfants, Gisèle, Amélie et Daniel, qu'elle élèvera en renonçant à tout confort, hormis ses pinceaux, ses livres et surtout son piano, dont elle enseignera jusque dans la brousse les rudiments à Henry.

À la barre de ses boutres successifs, ainsi les mythiques Fath el-Rahman, Ibn el-Bahar ou encore Altaïr et Moustérief, Monfreid écume dès 1913 la mer Rouge à la recherche du "gravier merveilleux" que représentent les huîtres perlières. À bord prennent place aussi des cargaisons souvent illicites d'armes et plus tard encore de haschich. Sa renommée dans la région est grandissante, son turban et sa peau tannée par le soleil le font se confondre avec ses frères musulmans, dont il partage désormais la religion, la nourriture et le mode de vie. Mais avant tout, Monfreid est selon les termes de Joseph Kessel "*d'ailleurs* que les autres hommes. Son costume ne l'habille pas, il le couvre. Dès le premier coup d'œil, on reconnaît que son vrai vêtement, c'est le feu du soleil, le vent du large." Aventurier, marchand, contrebandier, armateur, il paraît si redoutable aux Anglais que ceux-ci ne tardent pas à le surnommer "le loup des mers". Le gouvernement français ne le sollicite-il pas à plusieurs reprises pour des missions d'espionnage, notamment pendant la Grande Guerre dans les îles Farsan ? Arides et semi-désertiques, mais offrant une position stratégique à proximité des côtes sud-ouest de l'Arabie, elles sont en effet briguées par les Britanniques. Malgré les services rendus à la patrie, le navigateur agace les autorités locales par son insolente indépendance et son mépris affiché pour les instances coloniales. C'est d'ailleurs en la personne de Chapon-Beissac, nommé gouverneur de Djibouti en 1924, que Monfreid va trouver son pire ennemi, celui qui tentera d'entraver toutes ses démarches. Ne confiera-t-il pas la vieillesse venue : "le monde des vertueux n'a jamais cessé de m'accabler" ?

Des dernières

années africaines à la retraite aventureuse d'Ingrandes

En dépit des

inévitables inimitiés, Monfreid poursuit sa légendaire épopée. Ses affaires de plus en plus florissantes lui permettent d'installer sa famille sur les plateaux abyssins à Araoué, près de Harrar. À partir de 1922, c'est là qu'il vit durant l'été, tandis qu'il retourne l'hiver à Obock. Son cœur aventureux le conduit aussi à entreprendre. Il investit ainsi à Diré Daoua dans une usine thermo-électrique, et rachète une minoterie. Ses activités de contrebande sur la mer Rouge ne cessent pas pour autant. Dur et autoritaire, Monfreid se montre sans pitié pour ceux dont il estime qu'ils l'ont trahi. En 1926, avec l'aide d'Abdi, son fidèle second, il fait ainsi disparaître en pleine mer Joseph Heybou, secrétaire du gouverneur, mais aussi maître-chanteur. Soupçonné à juste titre d'assassinat, il est emprisonné, mais rapidement libéré faute de preuves.

Au tournant des années

trente, l'existence de Monfreid change sensiblement avec le retour définitif en France d'Armgarth et leurs enfants et la parution de ses premiers livres, immédiatement couronnés de succès. Les journaux s'arrachent dès lors ses articles et ses analyses sur la situation politique en Afrique. N'est-il pas celui qui a conduit Kessel, commandité par le journal *Le Matin*, sur la route de la traite des Noirs et lui a permis de prouver que l'esclavage n'avait en réalité jamais été aboli en Éthiopie malgré l'adhésion de l'empereur Haïlé Sélassié à la Société des Nations ? Voilà ce que ne pardonne pas le Roi des rois, dit le Négus, à Monfreid. Dès 1933, l'ordre est donné de son expulsion avec confiscation de tous ses biens. Contraint et forcé, il rejoint alors sa famille à Neuilly, et mène pendant deux ans une vie mondaine, auprès d'artistes, d'écrivains, d'hommes politiques influents. Esprit libre, Monfreid s'est lié d'amitié avec le communiste Paul Vaillant-Couturier, fréquente Gaston Doumergue ou encore Paul Reynaud, mais aussi George Suarez, fondateur du journal d'extrême-droite "Gringoire". Favorable à l'annexion de l'Éthiopie par l'Italie fasciste, et inquiet en revanche des ambitions expansionnistes de l'Allemagne nazie, il se rallie alors au Duce, suit l'armée du maréchal Graziani et devient correspondant de guerre. Dès 1935, il retrouve ainsi sa maison d'Araoué où viendra le rejoindre après la mort d'Armgarth en 1938 Madeleine Villaroge. Âgée de vingt-cinq ans de moins que lui, elle lui inspire sans doute la plus grande passion de sa vie, et devient à son tour son épouse.

La roue tourne à

nouveau cependant. L'Éthiopie est conquise en 1941 par les Britanniques qui rétablissent sur le trône Hailé Sélassié. En 1942, accusé d'intelligence avec l'ennemi, il est arrêté, déporté, et emprisonné dans un camp du Kenya dans d'atroces conditions de détention, qui le marqueront profondément. Naturellement misanthrope, il est ébloui par l'esprit de solidarité qu'il observe parmi les détenus. Âgé de soixante-deux ans, il est le plus vieux d'entre eux et bénéficie au bout de plusieurs mois d'un régime assoupli de résidence surveillée près du mont Kenya, à trois mille mètres d'altitude. Là le rejoindra Madeleine, avant qu'ils ne s'installent enfin libres "en pleine forêt, dans une cahute de troncs d'arbres" et traînant "une suite de bêtes sauvages apprivoisées." En 1947, celui qu'on dénomme "le vieux pirate" choisit cependant de rentrer en Europe, et c'est non au bord de la mer, mais à Ingrandes, petit village du centre de la France, entre le Berry et le Poitou qu'il élit définitivement domicile. Il poursuit jusqu'à la fin de ses jours, en 1974, le récit de sa vie d'aventures à travers ses livres et ses conférences. Les dernières années, il s'affaire aussi secrètement à exécuter des copies des tableaux de Gauguin hérités de son père, dont il peut ainsi revendre les originaux sans prévenir sa famille. De son mode de vie d'antan, il conserve l'habitude de longues marches, un régime alimentaire frugal et sans alcool, ainsi que la consommation quotidienne d'opium. D'après Jean-François Deniau, "son goût pour le trafic de drogue lui coûta un fauteuil à l'Académie française". Savait-il cependant que Monfreid fournissait aussi régulièrement en opium Jean Cocteau, membre lui aussi de la prestigieuse Académie ?

Solveig Conrad-Boucher

Octobre 2019

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

